





PROPHÉTIE

Une répliquante en pleine crise existentielle

TEXTE CÉDRIC FABRE ILLUSTRATION KAROLIS STRAUTNIEKAS

Avec *Le Poids du cœur* (Métaillié, 2016), qui relate les aventures d'une détective privée « techno-humaine » en l'an 2109, l'écrivaine espagnole Rosa Montero, 65 ans, propose un roman dystopique hyper crédible, questionnant l'ensemble des peurs collectives sur l'avenir. Rencontre à Paris avec une femme joyeuse, férue de science et de littérature.



La science-fiction est un outil métaphorique particulièrement puissant et efficace pour parler de la condition humaine et de

la réalité. » Rosa Montero s'exprime dans un français impeccable. Quand sa voix enjouée bute sur un mot, elle se tourne vers son éditrice, Anne-Marie Métaillié, qui nous reçoit dans son bureau et ne se lasse pas d'écouter l'une de « ses » écrivaines préférées. Auteure d'essais très personnels – dont *L'idée ridicule de ne plus jamais te revoir* (2015), consacré à la figure de Marie Curie – et de romans qui flirtent avec le fantastique (*Le Territoire des barbares*, 2002), cette touche-à-tout ne rechigne pas à aller vers les littératures dites « de gare », comme le polar ou l'anticipation. Chroniqueuse réputée pour le quotidien *El País*, elle est passée par des études de lettres, de journalisme et de psycho parce qu'elle s'est un peu « manquée » en maths, comme elle le confesse en riant. Pourtant, Rosa Montero est une fondue de science. Fascinée par la physique quantique, elle pousse un cri de victoire quand lui revient enfin le nom du chat de Schrödinger, qu'elle s'empresse de nous écrire sur un bout de papier...

« Mouvement radical répliquant »

Cette appétence pour la chose scientifique, on la retrouve en toile de fond du nouveau roman de l'auteure espagnole. Dans *Le Poids du cœur*, Rosa Montero reprend son personnage de Bruna Husky, une « répliquante de combat » déjà rencontrée dans un ouvrage précédent, *Des larmes sous la pluie* (2013). « J'ai essayé de bâtir un univers futuriste qui soit plausible et possible, raconte-t-elle. C'est d'ailleurs assez terrifiant car, depuis que j'ai commencé à écrire les aventures de Bruna, la réalité ne cesse de me rattraper. Bruna, par exemple, est un clone ; or je suis de plus en plus certaine que nous aurons des clones humains, tout simplement parce que la technologie est là. Finalement, mes œuvres de science-fiction sont peut-être les romans les plus réalistes que j'aie écrits... »

Bruna Husky est une détective « techno-humaine » qui vit à Madrid, l'une des mégapoles des « États-Unis de la Terre ». Nous sommes en 2109. Grande, athlétique, tatouage apparent et crâne rasé, c'est une répliquante, soit une femme androïde conçue en laboratoire. Une sorte de clone amélioré. Programmée pour vivre dix ans, elle est suivie par un « psycho-guide » et se fait aider par un « tripoteur » pour

apprendre à contenir son agressivité. Mais Bruna mesure qu'il ne lui reste plus que trois ans et dix mois à vivre. En pleine crise existentielle, elle songe : « *Les humains sont de lourds et lents pachydermes, alors que les répliquants sont des tigres rapides et désespérés. (...) Elle était ce tigre pris au piège dans la prison minuscule de sa vie (...). Les androïdes sont des êtres solitaires, des îles habitées par un unique naufragé au milieu d'un océan bigarré de gens.* » La trouvaille de Rosa Montero est d'avoir planché sur la condition humaine à partir du point de vue d'une répliquante, qui fait elle-même partie d'une minorité en quête de reconnaissance, même si Bruna n'éprouve guère de sympathie pour les militants du MRR, le « Mouvement radical répliquant »...

Sans peur, pas de création

Alors qu'elle revient d'une mission sur la « Zone Zéro », un territoire isolé où se concentrent les « classes dangereuses », Bruna sauve une petite fille et l'emmène avec elle, tandis que des hommes et des femmes désespérés tentent de forcer la frontière dans l'espoir d'une vie meilleure et d'échapper aux colonnes de fumée toxique qui embauvent leur environnement quotidien...



Elle découvre que l'enfant a été exposée à des sources radioactives, bien que l'énergie nucléaire soit interdite sur la planète. Une enfant qui se mure dans le silence et n'acceptera d'en sortir que si Bruna l'appivoise en lui racontant une histoire. C'est peut-être là le véritable fil rouge du roman de Rosa Montero : l'idée que nous nous fabriquons un avenir viable dès lors que nous racontons des histoires. Le « mémoriste » qui a implanté de faux souvenirs dans la tête de Bruna et lui a « inculqué » la peur de la mort s'exprime lui-même comme un auteur : « *C'est le don des artistes : sans peur, il n'y a pas de création. J'ai toujours pensé qu'on devenait écrivain à partir de la perte, car de la douleur de perdre naît l'œuvre.* » De fait, *Le Poids du cœur* est profondément ancré dans la problématique de la création, comme le souligne Rosa Montero : « *J'avais moi-même besoin de m'inventer un monde, comme beaucoup d'écrivains. D'ailleurs, un écrivain qui clôt une série ressent parfois une sorte de dépression, comme J. K. Rowling quand elle a bouclé le cycle Harry Potter, comme si on se retrouvait alors en exil de ce monde imaginaire... Mon univers, je peux aller le visiter quand je veux. Je crois qu'inventer une histoire, c'est une recherche. L'écrivain n'est pas là pour enseigner quelque chose mais pour apprendre. On ne peut entamer ce voyage dans l'écriture si on prétend avoir des réponses. Et je ne crois pas au "roman utilitaire" ; je déteste le roman "féministe", "écologiste" ou autre. Je le suis, comme citoyenne, mais le roman demeure le lieu des questions et du doute.* »

Vers une nation universelle

Finalement, *Le Poids du cœur* doit autant à Alexandre Dumas et Jules Verne qu'au western ou au roman policier. Plusieurs intrigues se croisent et se télescopent. « *Un tel roman, dit encore Rosa Montero, c'est un puzzle, un casse-tête. La fantasy, c'est beaucoup plus facile : vous décidez d'un monde dans lequel il n'y a plus de grenouilles, et après vous pouvez faire n'importe quoi... Mais dans la science-fiction, on doit être logique et rigoureux. Il faut inventer chaque détail. Tout doit être cohérent.* » Bruna doit par exemple enquêter sur l'assassinat d'un homme probablement lié à un trafic de matières nucléaires, et se rendre pour cela sur Labari, l'une des deux plates-formes

artificielles orbitales. Sur place, elle découvre une véritable théocratie tyrannique, dont l'organisation sociale est fondée sur un système de castes, sur l'esclavage et sur la soumission des femmes. Guère réjouissant, le futur décrit par Rosa Montero puise son inspiration dans le réel : les humains ont des syndromes d'hypersensibilité chimique multiples à cause de leur contact permanent avec des substances artificielles qui esquintent leur système immunitaire ; on assiste parfois à l'immolation de « terroristes instantanés », des activistes antisystème dont on connaît mal les motivations ; et sur une portion du marché de Labari, on ne vend que deux produits : des armes et des livres, non loin d'un marché aux esclaves... On pourrait encore évoquer

« Quand les humains rencontrent les "aliens", en 2090, ils sentent alors le besoin de se regrouper. »

la zone d'Onkalo (référence directe au site finlandais de stockage des déchets radioactifs, *ndlr*), assimilée à un enfer, qui ne figure sur aucune carte officielle, gigantesque dépotoir contaminé à l'échelle d'un pays. Rosa Montero évoque à peu près toutes les problématiques qui font notre actualité, des « migrants » à la crise écologique, en passant par la bioéthique, la place de la religion, ou l'idée – le fantasme ? – d'une « gouvernance » mondiale : « *Je crois profondément qu'on va vers une nation universelle, car c'est une des tendances de la vie humaine. J'ai juste accéléré le processus dans mon livre, parce que quand les humains rencontrent les "aliens", en 2090, ils sentent alors le besoin de se regrouper... On ne cesse de passer du côté morcelé au côté unifié, même s'il y a toujours une résistance de type tribaliste.* »

Le droit d'être unique

Faut-il voir dans ce constat la dénonciation de l'uniformisation et de la standardisation de notre monde ? Quand Bruna découvre qu'il existe peut-être d'autres clones identiques à elle, l'auteure suggère en tout cas, entre les lignes, que l'un des droits ultimes

de chaque individu est celui d'être unique : « *Il y a une unicité absolue en chacun de nous, et en même temps, quelque chose qui relève de l'absolue égalité, précise Rosa Montero. Il y a toujours ces deux vecteurs qui agissent en même temps : l'un qui nous pousse vers l'unification, et un autre qui définit la différence, qui pousse à l'individualisation. Par exemple, prenez les vrais jumeaux : ce sont en quelque sorte des clones naturels, mais il existe pourtant énormément de différences entre eux, et si l'un des jumeaux est schizophrène, l'autre n'a que 1,48 % de probabilités de l'être aussi. Étonnant, non ?* »

Les signaux faibles aux accents dystopiques de notre temps que Rosa Montero choisit dans son roman pourraient laisser croire que l'auteure madrilène n'est guère optimiste quant au futur qui nous attend. Une impression justifiée ? « *C'est une question difficile. Peut-être que notre monde va un peu mieux. Après, si nous sommes tous d'accord pour condamner l'esclavage, celui-ci n'a pas disparu et il reste encore 60 millions d'esclaves... La lutte contre la torture constitue une avancée : l'idée s'est répandue que c'est inhumain et que ça doit être banni. Jusqu'au XVIII^e siècle, on grandissait en sachant que, dans sa vie, il était probable qu'on subisse un jour un acte de torture. Aujourd'hui, on peut être torturé, c'est un risque ; mais ça n'est plus "normal". Ce sont des petits pas, mais on avance...* »

Le Poids du cœur offre d'ailleurs des moments lumineux, notamment quand la répliquante Bruna, consciente que la dernière dignité est de tenter coûte que coûte de sauver des vies, s'efforce de devenir humaine tandis que bon nombre de ses contemporains humains, eux, cessent précisément de l'être. Malgré ces notes d'espoir, Rosa ne croit pas que des œuvres de fiction soient suffisamment fortes pour changer le cours de l'histoire, et donc de l'avenir : « *Je crois davantage dans l'engagement des citoyens que dans l'idée des livres soi-disant "engagés". Mais sur un plan personnel, je change en écrivant : chacun de mes livres me révèle quelque chose de moi-même, de la vie. Si je n'apprenais rien de mes livres, c'est qu'ils seraient ratés. On change parce qu'on vit ; or écrire, c'est vivre d'une façon particulièrement intense.* » ●

À lire : *Le Poids du cœur* (Métaillé, 2016), de Rosa Montero, traduit de l'espagnol par Myriam Chirousse, 22 €.